

MUR 1771

Quatre-vingt-seizième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1976.

Mes chers confrères,

Le panorama, — au départ une œuvre peinte, en général fort laide, — est en passe d'accéder au genre littéraire. Robert Vivier vient d'ajouter un fleuron à un bouquet déjà bien fourni. C'est un exemple à recommander aux confrères riches en loisirs et dépourvus d'imagination. La formule est simple, aussi m'empressé-je de la recommander avec chaleur. Oyez.

La partie historique ne doit effrayer personne. Elle se prend chez les devanciers : On ne lâche ni Froissart ni Commynes, en dépit de la France annexionniste ; pour le XVI^e siècle, on cite Marnix de Sainte-Aldegonde, et le prince de Ligne pour le XVIII^e. Le reste est négligeable mais il est utile de saupoudrer de quelques noms inconnus. C'est la manière idoine de prouver son érudition.

En fait, chacun le sait, nos lettres débutent au XIX^e siècle avec la naissance du royaume. On peut négliger Charles Potvin, malgré ses trois prix triennaux de littérature dramatique, ses romans, ses poèmes, ses essais, et sa conviction qu'il était un autre Hugo. La véritable ouverture se fait évidemment avec Charles de Coster. Il est suivi du cortège connu où figurent les champions de la prose Lemonnier, Rodenbach, Eekhoud et les hérauts de la poésie van Lerberghe, Séverin, Mockel et Max Elskamp. Pour finir, en vedette américaine, Maeterlinck et Ver-

haeren. On peut assaisonner le tout de quelques noms moins brillants. Il est inutile d'ingurgiter tous les ouvrages conçus par ces auteurs. D'abord la plupart sont introuvables et plusieurs sont illisibles. Ils forment le ciment d'une tradition solide comme le béton.

La raison d'être, donc l'essentiel du panorama, c'est sa partie traitant des vivants, j'allais dire des forces vives ; mais il ne faut rien exagérer. Cette fois, on peut y aller carrément, s'abandonner à sa fantaisie, à des jeux d'éclairage subtils, à des sentiments divers, à des omissions calculées. Ici encore, il n'est pas indispensable d'avoir lu.

Un exemple : Quand Robert Vivier cite tout d'une traite, et sans un mot de commentaire : Eric de Hauleville, Charles Plisnier, Robert Guiette, Pierre Bourgeois, Jean de Boschère. Géo Libbrecht, Arthur Haulot et David Scheinert, cet ordre même indique qu'il a choisi des noms au hasard. En revanche, il a lu Georges Linze et Marcel Thiry. A l'en croire, ils ont même des points communs, entre autres, « l'attention au temps historique que nous vivons et au pathétique de ses problèmes ». On apprend toujours. Pour moi, je l'avoue, ils n'ont qu'un point commun : ils habitent tous les deux Liège.

J'ai toujours tenu Marcel Thiry pour un fâcheux politicien. Il rêve d'annexer la Wallonie à la France, une catastrophe au moins égale à l'union de la Flandre et des Pays-Bas. Mieux vaut encore de vivre dans cette calamiteuse Belgique où nous pouvons nous chamailler à notre aise pour des questions croquignolettes. Mais ceci dit, c'est un vrai poète, un spécimen authentique d'une faune plutôt rare dans nos parages.

Georges Linze est sinon l'inventeur, du moins le représentant le plus en vue d'une prosodie nouvelle : Vous prenez une phrase quelconque, vous la coupez en petits morceaux, vous rangez ceux-ci les uns après les autres et vous les baptisez vers. C'est simple mais il fallait y penser.

Il reste le chapitre invisible des omissions. Ce n'est pas le moins important. C'est le moment de faire jouer les ressorts



secrets, la joie de se sentir, face au papier, un juge sans appel. « A la trappe » disait le père Ubu. C'est un jeu à la foi délectable et rafraîchissant.

Le genre panoramique, vous en serez convaincus j'espère, est plein de ressources et mérite d'être encouragé. Laissant galoper mon imagination j'entrevois des perspectives splendides pour la plus grande gloire de nos lettres.

Nous vivons dans l'ère de la compétition. Des foules immenses tressaillent à des différences d'un centième de seconde ; pourquoi, sans verser dans ces rigueurs mathématiques, n'adopterions-nous pas ces pratiques salutaires ? Je vois très bien des concours, même annuels — il y a tant de choses éphémères ! — pour la promotion du panorama littéraire. Et pourquoi ne pas poursuivre sur la lancée ? Des compétitions de poésie pourraient prendre exemple sur les épreuves athlétiques. Les thèmes foisonnent en ce domaine. J'en conçois toute une gamme : le prix du vers le plus long (je vois poindre un concurrent redoutable, académicien de surcroît) ; le plus court (une lutte très ouverte) ; des rimes les plus riches (Duhamel parlait même d'opulentes) ; de la cacophonie (les candidats ne manquent pas) ; de l'abscons intégral (perspective d'une ruée gigantesque). Ce ne sont là que de modestes suggestions. Dans la prose, le roman et ses facettes multiples (le mieux écrit et son contraire, le plus noir ou le plus cochon) et n'oublions pas l'histoire ou son à peu près. Attention à ce crack, comme on dit en bon français, historien professionnel du genre mondain et élégamment approximatif.

Les lauréats de ces concours participeraient au prix des prix. Difficile à trancher ? N'en croyez rien. À la Biennale de Venise, on choisit sans peine entre un Malgache, un Moldovalaque ou un Hottentot.

En plaçant les lettres sur les rails de la compétition, elles toucheront enfin, jusqu'au trognon si j'ose dire, ces foules qui, aujourd'hui, passent ignorantes devant les produits de notre génie. Ne l'oublions pas, la matière importe peu, seule la lutte compte. Elle seule excite les foules et non les détails trop techniques qui sont le pain des professionnels.



Je confie mon idée à l'A.E.B. connaissant son souci de faire mousser la vie littéraire. Je m'attends à un accueil enthousiaste. Je renonce à tout droit d'auteur, et ne demande même pas à être remercié. Le bonheur de servir sera une récompense suffisante.

ROGER AVERMAETE.

MENACES A L'HORIZON

Ce ne sont pas des bruits de bottes, de bottes, comme on chante dans « Les Brigands » mais une rumeur confuse, des signes avant-coureurs d'orage. Dans tous les domaines il y a les nantis et les autres, cela tombe sous le sens. Tout le monde ne peut pas être membre de l'Académie ni même faire antichambre au conseil d'administration de l'A.E.B. D'où des remous, des sursauts. Je ne dis pas à l'A.E.B. « Gardez votre poudre sèche », je suis sûr qu'elle n'en a pas, ou « Veillez au grain », la marine n'est pas son fort encore qu'elle sache bien nager. Désolé, je ne sais vraiment que dire...

R.A